Satan, de par son Ascension et sa Session à la droite de la Majesté divine. Mais, cette fois encore, « le reste des enfants de la Femme » est appelé à « vaincre, triompher, s'asseoir avec (le Messie), avec le Père sur son trône » (Apoc., 3 : 21). Le Corps mystique ne cesse d'être mis en cause : ici, l'Église militante ; plus loin, la triomphante. L'Épouse commence par souffrir, mais, plus « terrible que des bataillons », finit par l'emporter (Cant., 5 : 6 ; 6 : 4 ; cf. Actes, 9 : 4).

Dès l'Ascension (Apoc., 12 : 6), sitôt le Premier-Né de l'Église, la Tête du Corps, sur le trône du Père, la Femme, qu'on a vue au ciel, mais dont il n'est dit nulle part qu'elle est descendue sur terre — du moins, expressément — « s'enfuit au désert », s'évade de cette « Égypte » spirituelle (*ibid.*, 11 : 8) qui, dans toute la primitive littérature chrétienne, apparaît comme la « terre de la servitude » envers Satan. Sans doute, la communauté chrétienne de Jérusalem a fui vers Pella, lors de la guerre judéo-romaine ; mais ce fait-divers mériterait-il de figurer dans un aussi grave schéma d'événements à portée universellement sotériologique? Pendant 1.260 jours — le classique « temps bref » des écrits apocalyptiques — l'Église trouve un refuge, un gîte d'étape, providentiellement préparé, « dans le désert ». On sait que nous ne prenons sur nous de rien affirmer en pontifiant ; mais, si la Femme est identique à l'Église totale, judéo-chrétienne et « fille de Sion », la « retraite » où Dieu permet que survive pénitentiellement cette Femme, alors que son Fils trône dans les cieux — et cette fuite *hors* d'Égypte a pour préfigure historique celle d'Élie — fait de ce chapitre XII l'équivalent « mythique », affabulé, de Romains, 11. Le point de vue n'est pas le même, mais c'est la même conception du plan salvifique. Pour Paul, la promesse de Yahweh à Israël se réalise d'une double façon: 1° le « reste », la « réserve selon le choix de la grâce », la minorité convertie au Messie, partage immédiatement avec les païens christianisés l'accomplissement de ces promesses : ici, la Mère s'identifie au Fils et, d'ores et déjà, « siège dans les cieux en Jésus-Christ » ; elle « s'y trouve invisiblement, cachée, avec le Christ en Dieu ; mais, lorsque paraîtra le Christ (pour sa Parousie), (elle) aussi se manifestera dans la gloire » (Éph., 2 : 6 ; Col., 3 : 1-4) ; — 2° mais il y a aussi la très grande majorité d'Israël. Sans doute, « à la fin, tout Israël sera sauvé » (Rom., 11 : 26) ; l'Église judéo-chrétienne sera reconstituée dans sa plénitude rompue depuis l'Incarnation ; les Apôtres et les Patriarches, que Jean voit, de toute éternité, *praecogniti* tout comme l'Agneau, dont ensemble ils forment le gouvernement cosmique, verront les Douze Tribus de l'Ancienne Alliance fusionner avec les Douze de la Nouvelle (Apoc., 7 : 4-8 ; 14 : 4-5). L'éternelle *Ekklêsia* sortira de sa retraite, la Mère sera pleinement identifiée au Fils, le « reste de la semence » au Premier-Né, la « fille de Sion » sera Mère, Épouse et Progéniture à la fois. Jean ne distingue pas expressément comme Paul, mais sa façon de s'exprimer vise à la fois l'Israël au désert et la poignée qui trône immédiatement. Dieu maintient en vie la Femme, à la fois par le mystère de cette vie quasi-nationale que le peuple juif a pu sauvegarder miraculeusement à travers la plus infernale Égypte, parce que Yahweh n'a cessé de déployer autour de lui le Désert, et par l'existence des Juifs convertis — leur nombre importe peu — connus de Dieu seul comme perpétuateurs de l'ancienne Église, puisque, depuis dix-neuf siècles, ils se sont, comme peuple et communauté distincte, confondus avec la masse de leurs coreligionnaires d'origine païenne. Dans Apoc., 11 : 2-3, les « 1.260 jours » signifient, pour l'Église d'Israël, le temps de son humiliation ; « l'autel »